

DOCUMENTATION INTERNATIONALE

Notes d'un Instituteur français en U.R.S.S.

Visite à l'école du « Chemin de fer
d'Octobre »

Cette école abrite 100 enfants garçons et filles, fils d'invalides. Ces enfants sont prédisposés aux maladies, mais non malades. Ils font un stage de 3 mois et demi dans cet établissement et sont immédiatement remplacés par d'autres enfants. L'école fonctionne toute l'année, sans arrêt.

Il y a cinq écoles semblables pour les fils d'invalides de Moscou.

Je visite cette école le 23 août. Nous nous y rendons en auto, car elle est située à 60 km. de la capitale. Nous suivons une grande route bien entretenue, puis nous empruntons un chemin de terre, boueux à souhait. La belle vingt chevaux est crottée comme un barbet quand nous stoppons au milieu d'une magnifique clairière au centre de laquelle se dresse une belle maison de deux étages, en grande partie en bois (la pierre est rare, le bois abondant et plus « chaud » l'hiver). Autrefois — c'est-à-dire avant la Révolution — elle était la maison de campagne d'une riche bourgeoise, qui y passait l'été, promenant ses lévriers et son désœuvrement.

Il fait chaud, très chaud. Point de bruit (c'est curieux !).

Nous sommes reçus par la directrice et le personnel dont le médecin spécialement attaché à l'établissement. Ils portent tous des blouses blanches.

J'apprends que ce joli coin se nomme « Sous le Soleil ».

Nous visitons.

Sous une double rangée de magnifiques bouleaux, je vois une centaine de petits lits blancs et dans ces lits,

le corps nu, seulement recouvert par un drap, cent petits enfants dormant tranquillement (il est quinze heures). Le spectacle est attendrissant.

Derrière le bâtiment : le potager et le jardin des fleurs : concombres, haricots, betteraves rouges, pommes de terre, résédas, des œillets et des pensées de toute beauté. Une légère pente de cinquante mètres, puis un lac, le lac Siniège : 7 km. de long, 2 à 300 mètres de large. Au milieu une barque immobile, sur le bord, une passerelle en bois aboutit à un tremplin pour plongeurs. Le calme règne, absolu. Le site est superbe et triste.

Nous revenons vers la maison.

Le terrain de jeux : vaste, sans cailloux, des bancs de bois, des troncs horizontaux, larges et étroits, pour la marche en équilibre, des jeux de construction dont le plus petit élément est plus gros qu'un gros plumier (jeu collectif) pont de bois d'une dizaine de mètres : au milieu une plateforme horizontale et pour y accéder, deux trempins obliques garnis de barrières. Dans la forêt, des sentiers.

La parole est à la directrice et au docteur de l'Etablissement :

« Cette école est la propriété des coopératives d'invalides. Les enfants admis ne doivent apporter aucun jouet, aucun livre. L'école les fournit et fournit également la literie, tous les vêtements, les chaussures. Ces enfants, garçons et filles, forment 3 groupes : les cadets de 4 à 5 ans, les moyens de 5 à 6 ans, les aînés de 6 à 7 ans. Tous les élèves d'un groupe portent des vêtements identiques.

A leur arrivée, ils sont pesés, mesurés, examinés de très près par le docteur qui remplit, pour chacun d'eux, une fiche ».

Nous visitons le cabinet du docteur, un petit pavillon pour les contagieux : il est vide, pas un malade. Le docteur fait les extractions de dents.

La journée des jeunes camarades se passe ainsi :

8 h : Lever. — Ils se débarbouillent seuls.

8 h 30 : Gymnastique spéciale à chaque groupe, sous la surveillance du docteur.

9 h. : Déjeuner : lait, beurre, fromage, café au lait, gruau au lait (combinés).

Après le déjeuner : « *Etudes* ». Les enfants n'apprennent à lire et à écrire qu'à partir de 7 ans (toutefois vers 6 ans et demi ils commencent à apprendre leurs lettres) mais ce n'est pas un enseignement intensif comme chez nous.

Chaque groupe a son travail : dessin, travail manuel avec du bois, modelage avec de la glaise, rythme en musique, travail social (les enfants travaillent ensemble au potager). Ils ont planté des pommes de terre. On fait de la botanique (fleurs, champignons), de la zoologie (animaux familiers, aquarium). On tient à jour un calendrier du temps : un soleil, et un gros, pour le 23 août (je fonds), une branche cassée pour un jour de tempête.

Les métamorphoses du papillon, le développement du haricot, de la fleur et sa transformation en fruit, les noms des arbres, des principales plantes, les nids sont connus.

A 11 heures : 2^e déjeuner. Le déjeuner des vitamines : carottes crues en rondelles, fruits.

Ensuite : jeux libres et bains de soleil.

A 13 heures : 3^e repas : les plats du 23 août : a) soupe au riz et à la viande ; b) viande rôtie avec sauce ; c) dessert : lait.

Autre menu : crêpe avec de la viande ; compote aux pommes ; lait. Ils consomment assez souvent de la poule.

De 14 h. à 16 h. : sommeil (voir la photo que j'ai prise dès mon arrivée, parue sur le précédent n^o de l'E.P.)

Après 16 heures : promenade par groupes et étude sur place de la nature.

Avant les repas on se lave les mains,



Ploniers soviétiques dansant

après les repas : on se lave les dents (chaque enfant a son petit casier avec sa serviette, son savon, son verre, sa brosse).

Pendant les repas : c'est une femme qui met la soupe dans les assiettes, mais ce sont les petits qui ont mis le couvert et qui assurent le service — à tour de rôle — et sans incident. Les livres sont communs. Il y a des tableaux noirs. Les élèves ont de petites chaises et de petites tables blanches (4 par table) ; entre 6 ans et demi et 7 ans, ils apprennent à écrire le nom des mois et quelques phrases simples.

Visite de la Maison

Sous-sol : cuisine très propre, trop petite ; un four pour le pain, un pétrin ; chauffage central.

Rez-de-chaussée : salle des douches très propre, lavabos idem.

Salle de classe : une véranda toute

en verre et décorée de travaux d'élèves (frises de champignons), matériel sensoriel varié, abondant, propre ; pâte à modeler, fleurs en pots, brouettes, cercles très larges en carton ; figures géométriques en bois, soldats et marins de l'armée rouge en bois — et je crois — dessins de navires, avions, et le portrait de Lénine enfant et piano. — Il fait bon travailler là et je songe avec amertume à nos cinquante élèves, à nos classes aux planchers troués, au manque total de crédit (on ne nous fournit que l'encre et la craie).

Premier et deuxième étages : dortoirs très propres ; lits de fer.

Les contes fantastiques sont formellement proscrits... et en général tout ce qui sort du réel et qui peut influencer défavorablement le domaine du système nerveux. Le père Noël laïque est banni (je sa's qu'on invite en classe les enfants à ne pas célébrer cette fête à caractère religieux et que des réjouissances scolaires sont organisées en remplacement).

Deux jeunes pionniers de 14 ans, fils de collaboratrices de l'école, achèvent de peindre un bel aéroplane de leur construction, très ingénieux. Je m'approche d'eux, je leur tends la main, mais, à ma surprise, ils me saluent en levant la main droite au-dessus de la tête... et j'apprends que les pionniers, quand ils portent la cravate rouge, ne doivent pas saluer autrement — et que les cinq doigts au-dessus de la tête signifient que l'on salue les travailleurs des 5 parties du monde. Egalement, les 3 parties de la cravate rouge, les deux pointes de l'avant, le nœud et la pointe de derrière, ont aussi une signification — que je ne vous dis pas de peur de me tromper — mais qui m'a paru bien naïve.

Ces deux pionniers sont pieds nus. en petite culotte et maillot. Leurs cheveux sont coupés ras. Ils sont bronzés par le soleil. J'admire leur entraînement et leur vigueur.

Les parents ont le droit et le de-

voir de ven'r voir leurs enfants (il y a une gare à 4 km.). Les mères peuvent rester 2 jours à l'école, gratuitement, à la condition d'endosser la blouse blanche et de prendre leur part de travail. On me présente ainsi une femme arrivée le matin même.

Mais nous entendons des cris et des rires ! Allons vite : les deux heures de sommeil sont échues et tout un petit monde trotte. Je demande où sont les filles... Rassemblement ! On m'en montre une dizaine : elles sont habillées comme des garçons, elles ont les cheveux coupés très courts : on jurerait des garçons. Je suis présenté à mes jeunes amis : je fais part de ma surprise de les savoir prédisposés aux maladies, car ils ont tous une « trompette » qui crie le contraire.

On m'assure que les enfants ne veulent pas quitter l'école quand leur séjour est terminé et que des parents hésitent à reconnaître leurs progénitures tant « Sous le Soleil » fait du bien ! Je le crois volontiers.

Les petits sont tout heureux de ma présence. Plusieurs se cramponnent à moi et veulent que je fasse la course avec eux. Nous faisons donc la course jusqu'au bord du lac. Nous sommes copains : ils me connaissent et m'apportent des gerbes de fleurs, à tel point que j'en suis surchargé et que le jardin doit être vivement protégé si on veut éviter un désastre. Mais la directrice veut mieux que cela. Pendant que je déguste (?) un concombre qu'on vient de cueillir, elle réunit, avec ses collaboratrices, sa joyeuse petite famille. Tout se tait... puis soudain, un roulement de tambour et je vois déboucher du coin de l'ancienne villa, les deux pionniers suivis des petits en colonne par un. L'un des pionniers tient le drapeau rouge, l'autre joue. Nous nous mettons tous au garde à vous et nous saluons. Je salue le cher emblème avec une terrible émotion, mais combien bienfaisante ! et vous, mes camarades qui lirez ces lignes avec, peut-être, un peu de scepticisme, vous auriez salué pareillement le drapeau rouge, le seul vrai,

oui, le seul vrai emblème des travailleurs.

J'assiste à des mouvements d'ensemble et je note le « mausolée » bien rendu. C'est le tour de chansons mimées où il est question des travailleurs au pouvoir, de locomotives, de tracteurs, d'avions, de l'armée rouge qui veille enfin, un chœur parlé typique... dans ce chœur, y est dit à qui servait la maison avant la Révolution, à qui elle sert maintenant et je crois que cela se terminait par un acte de foi révolutionnaire. (J'aurais bien voulu donner la traduction exacte de tout ce que j'ai entendu, ce qui aurait été d'un intérêt capital pour vous lecteurs : mon interprète devait me l'envoyer, je n'ai rien reçu). En tout cas, c'est la glorification de l'œuvre des travailleurs au pouvoir, la glorification de l'armée rouge, de terre et de mer.

À notre tour, nous prenons la parole. Pour ma part, je brosse un petit tableau de la vie de mes écoliers... Je n'insiste pas.

L'heure des adieux approche. Mes petits amis veulent me donner des souvenirs et je suis comblé : une corde à sauter, des soldats et marins rouges en bois, des casques de soldats en papier, des fruits en argile peints, un cuirassé en argile, un petit bureau fait de boîtes d'allumettes, des dessins qu'ils sortent de leurs pochettes chacun à la s'enne, un gros tiroir en bois... etc.

Nous buvons la tasse de thé de l'adieu — tasse de thé aux framboises — et j'en profite pour faire traduire deux inscriptions que j'ai remarquées : « L'armée rouge est la plus forte ! » ; « De l'Océan pacifique aux mers britanniques (?) flotte le drapeau rouge ».

Nous rentrons à l'Hôtel Métropole. Je suis ravi, je traverse le hall chargé de fleurs et de précieux souvenirs, sous les regards étonnés des touristes étrangers.

(A suivre)

LACROIX,
à Miribel (Jura).

RECTIFICATIONS. — Dans mon article précédent (N° 3) :

Page 151 : L'enfant, en pays bourgeois, est un produit bourgeois qui est à l'image du milieu où il vit (et non : à l'usage).

Page 152 : Je faisais palper des étoffes réelles et soyeuses... ; lire : des étoffes soyeuses.

Page 152 : lire : moujiks au lieu de moryïkes.

La grande misère des écoles de Chicago

Par Mme HEFFERAN,
Membre du Bureau d'Education
de Chicago

Le bruit courait, depuis plusieurs années, qu'un mouvement concerté des grandes firmes, tendait à tirer profit de la crise économique et à saper l'instruction publique sous prétexte d'économies. La confirmation éclatante de ce bruit a été le programme désastreux adopté en juillet dernier par le Bureau d'Education de Chicago.

Une ville telle que Chicago, qui a crû si rapidement, s'est trouvée en présence de grandes difficultés pour satisfaire aux exigences de l'instruction de ses enfants et pendant plusieurs années sa situation financière a été critique. En 1928, une révision d'impôts ordonnée par la Commission d'Etat, produisit un retard de deux ans dans la rentrée des impôts. La crise économique aggrava la situation et comme, en même temps, les effectifs augmentaient par bonds, les écoles durent subir de terribles restrictions. On vit des écoles surpeuplées plus que partout ailleurs. En 1932, les salaires des instituteurs furent réduits de 10 à 30 p. cent, les secours pour maladie supprimés et il fallut que les maîtres payent eux-mêmes leurs suppléments. L'année scolaire fut écourtée, les fournitures supprimées. Pis que cela, les maîtres restèrent plusieurs mois sans payement et quand enfin ils touchaient des arré-

rages insuffisants, ceux-ci étaient attribués sous forme de bons qu'on ne pouvait toucher sans subir un escompte de 10 à 30 p. cent.

Pourtant, le personnel fit face courageusement à cette situation, et quand les banques refusèrent les fonds ce fut le prestige des maîtres qui tint les écoles ouvertes. Néanmoins une organisation squelettique de l'instruction subsistait encore et une amélioration financière aurait pu ramener l'ancien état de choses.

Mais à ce moment, un « Comité de Citoyens » se constitua sous la présidence de M. Sargent, directeur de la Compagnie de chemins de fer du Nord-Ouest, qui s'offrit lui-même à aider la ville à sortir de cette impasse. C'était en apparence une possibilité qui permettait de grands espoirs. Mais tout de suite, il apparut clairement que ce comité, mené par les hautes personnalités du monde financier, ne représentait pas les intérêts des citoyens de Chicago. Sous le prétexte d'offrir un généreux service, le Comité profita de la misère des fonds publics pour imposer un programme d'économies véritablement cruel aux écoles de la ville, il était évident que c'était un plan d'attaque poursuivi contre l'instruction publique. Bien que le Comité, dans la « Tribune de Chicago » proclamât son intention de mettre de l'ordre dans le chaos budgétaire de la ville, les écoles seules furent choisies pour supporter les économies nécessaires. La ville, les autres administrations ne furent à peu près pas touchées, et surtout pas les services qui avaient affaire avec les politiciens. La plus grande partie des membres du Comité étaient des directeurs de banques, aussi firent-ils souvent accepter des restrictions sous la menace que les banques retireraient leurs fonds. Et de plus en plus on tailla dans le budget de l'Instruction publique.

L'été dernier, on vit porter le plus formidable coup qui ait jamais été porté contre l'éducation dans toutes les écoles américaines. Le Bureau de l'Education composé de 11 membres,

dont 8 nouvellement nommés, mit sur pied un programme qui ramenait l'école à ce qu'elle était 50 ans avant. Je me trouvai seule à protester et à voter contre ce projet ignoble. La moitié des Jardinières d'Enfants sont remerciées ; beaucoup d'écoles qui en comptaient jusqu'à 6, n'en purent conserver qu'une, si bien qu'une faible partie des enfants sont surveillés.

Les professeurs d'Education physique, de travaux manuels, d'Economie domestique, d'Arts appliqués, sont tous renvoyés. Plus de musique dans les lycées. La moitié des plus de 300 directeurs d'écoles élémentaires sont remerciés aussi et ceux qui restent sont tobligés de surveiller chacun deux écoles, sans aucune aide. Cette mesure qui charge un seul directeur de toutes les besognes administratives, empêche le développement de l'Education progressive qui avait fleuri pendant des années à Chicago. Le nombre des inspecteurs réduit d'un quart, celui des inspecteurs de district réduit de 10 à 5, pour une ville de 3 millions et demi d'habitants ; tout cela est une grave atteinte portée à l'éducation progressive.

Chicago se distinguait par le développement des méthodes nouvelles employées dans la majorité de ses écoles. Comment en aurait-il été autrement dans le pays natal de l'éducation progressive ? On sait que F. Parker fonda en notre ville, à la fin du siècle dernier, la première école ménagère.

Plus tard, John Dewey jeta les bases de la philosophie d'éducation qui a eu un retentissement mondial. Parker donna la première impulsion aux écoles expérimentales, qui furent ensuite multipliées par J. Dewey. L'influence combinée de ces deux hommes a laissé une empreinte profonde sur les écoles de Chicago. Il n'y a peut-être pas d'autre ville en Amérique où l'initiative et la liberté des maîtres aient été plus grandes, et aussi leur dévouement à l'amélioration des méthodes. Quelle ironie, que les forces les plus réactionnaires aient choisi, pour exercer leur tyrannie précisément le berceau de l'école nouvelle ! Si c'était là un fait isolé, ce serait suffisamment

tragique ; les dommages pourraient être réparés peu à peu et les enfants de notre ville, seuls, souffrirait de ce lamentable état de choses. Mais nous avons trop de raisons pour craindre que les ennemis de l'Education populaire n'aient fait ici que le premier pas et qu'ils continuent ailleurs à arracher à nos enfants les possibilités d'instruction les plus urgentes. Ce qui a été fait à Chicago aujourd'hui sera tenté ailleurs demain.

Il est incroyable qu'une pareille conspiration contre l'enfance soit victorieuse. Espérons que les citoyens d'Amérique, maintenant qu'ils ont l'espoir d'un ordre social nouveau, rejetteront le vague prétexte d'économie de leurs tyrans et commenceront la lutte.

(Traduit de « Progressive Education », octobre 1933).

Expériences de Travail Scolaire

Pour l'organisation rationnelle du Travail Scolaire

1) L'état de l'organisation du travail scolaire est loin d'être satisfaisant. L'absence ou le faible développement de la rationalisation des classes produit des effets assez négatifs.

Ainsi il y a encore des écoles où les classes ne commencent pas immédiatement après le coup de sonnette. Le pédagogue met 2-3 minutes pour arriver de la salle des professeurs et 3-4-5 minutes sont perdues à préparer les instruments et à ramener la discipline dans la classe. Le résultat : que 10 minutes de temps d'étude sont perdues sans parler du temps où les enfants sont occupés à collecter de l'argent pour le petit déjeuner, des vêtements et chaussures et les réunions, pour ainsi dire, volantes, des enfants.

Souvent aussi il arrive que les enfants ne font pas le devoir qu'ils doivent faire chez eux. Il y a des instituteurs qui ne travaillent pas assez et d'autres qui sont sarmenés. De même pour les enfants. Ils sont souvent surchargés de travail et le résultat est

assez triste. En classe ils écoutent mal, n'arrivent pas à concentrer leur attention. La mauvaise organisation des classes a une mauvaise répercussion sur le travail aussi bien du pédagogue lui-même que sur celui des élèves.

Les pédagogues se rendent compte des défauts de la réglementation et du régime du travail scolaire. Mais malheureusement : ils ne luttent pas assez énergiquement pour les liquider. Il n'est pas rare que l'instituteur se contente de constater les défauts et les anomalies et en demeure là.

Il arrive, par surcroît, que l'instituteur omette un fait extrêmement important, et qui influence la productivité de son propre travail, à savoir — la rationalisation complète du travail scolaire.

En général, on ne prête pas suffisamment d'attention aux problèmes de la rationalisation des classes. L'école de masses et les pédagogues sont peu aidés en vue de la rationalisation de leur travail. Une forte part de cet état de choses est imputable à nos institutions chargées de la préparation de cadres pédagogiques, les démineurs et techniciens pédagogiques, et toutes sortes de cours préparatoires de pédagogues et aussi le système d'enseignement par correspondance.

On entend de toutes parts des instituteurs se plaindre que la faible organisation de toute la vie scolaire a des répercussions fort fâcheuses sur le travail des classes dans les groupes scolaires. Témoin de l'organisation irrationnelle des récréations, de l'établissement d'horaires de classe inconcevables, du travail culturel de masses insuffisamment planifié, le pédagogue, dans plusieurs cas, ne fait rien pour lutter activement contre ces faiblesses.

Cela semblerait une vérité pour ainsi dire élémentaire que l'établissement des horaires des classes devrait s'inspirer des principes d'ordre social et pédagogique (l'alternance des travaux relativement difficiles avec des travaux faciles, l'utilisation rationnelle des premières et des dernières leçons et ainsi de suite).

Pourtant, partout, l'établissement

des horaires s'inspire exclusivement de la commodité du pédagogue qui est le premier à violer ainsi les principes pédagogiques, lui, qui devrait mener une lutte implacable contre les horaires établis d'une manière antipédagogique. Le pédagogue qui ne participe pas à l'organisation des récréations, du jour de repos et du travail culturel des masses en dehors du travail scolaire, abaisse par là le niveau des classes.

Dans les groupes supérieurs, là où le travail est dirigé par un « collectif » de pédagogie, il arrive donc qu'à certaines heures les élèves sont surchargés de travail, ce dont les autres études ne manquent pas de se ressentir. La qualité du travail souffre encore du fait que le pédagogue s'occupe peu de doser le travail des élèves à domicile. Tout cela montre la nécessité non seulement de l'établissement d'un horaire (c'est-à-dire faire alterner les travaux difficiles avec les travaux faciles, et en fixant la perte de force et d'énergie que chaque travail comporte, de même que la tension demandée aux enfants), mais encore du dosage des devoirs que les élèves doivent faire chez eux.

En connexion avec cela, il faut souligner encore qu'aux périodes de fin de semestre ou à la veille des examens, élèves et pédagogues s'imposent un rythme de travail accéléré pour rattraper le temps perdu et pour arriver à étudier tout le programme scolaire. Ils oublient la nécessité d'un travail opiniâtrement systématique pendant tout le cours de l'année scolaire.

Pour l'organisation d'un régime scolaire sain

Il faut, conformément aux décisions du Commissariat du peuple pour l'Instruction publique, créer un régime d'école sain et normal. Pour y parvenir, il est nécessaire d'accorder la plus grande attention aux problèmes des devoirs à faire au-dehors, de l'organisation du loisir, du repos, de l'alimentation et du sommeil.

L'école, l'instituteur, les pionniers doivent arriver à rationaliser tous les détails de l'activité de nos élèves. Chaque élève, chaque brigade doit

avoir un plan d'emploi de la journée, de la semaine ou de la décade, observer les règles sanitaires, hygiéniques, de l'alimentation et du sommeil. Les enfants doivent savoir comment faire les devoirs de classe. Les écoliers doivent savoir la durée exacte des réunions et des travaux des cercles scolaires. L'élève doit travailler d'après un plan ferme et suivant un horaire établi rationnellement. L'école doit attirer, pour l'aider activement dans cette rationalisation, les parents et l'opinion publique soviétique et mobiliser les éléments les plus agissants des enfants.

A ce propos constatons que l'école a relâché le travail avec les parents, ce qui, à son tour, a affaibli la lutte pour un haut niveau d'études, la lutte pour une éducation communiste conséquente et contre toutes les tentatives d'inoculer aux enfants de l'école soviétique des éléments d'idéologie antiprolétarienne.

Tout pédagogue, tout organisateur du travail scolaire, chaque instituteur doit savoir faire l'analyse minutieuse du travail scolaire, des conditions concrètes dans laquelle elle déploie son activité et, se basant sur ces données, la bien organiser.

Traduction C.E.L.

EN CHINE

— Nous recevons d'un correspondant chinois la lettre suivante :

« Je m'intéresse vivement à vos idées et à vos activités. Je serais très reconnaissant si vous pouviez m'envoyer vos journaux et publications.

L'état actuel de l'éducation en Chine est lamentable. Sauf quelques écoles modèles dans de grandes villes, les écoles chinoises sont toutes mauvaises. Je ne vous raconte qu'un fait : La punition corporelle est de règle. La fêrule (de bois ou de bambou) est dans toutes les classes. Il y a des garçons et des filles qui sont frappés à peu près chaque jour. De grands garçons ou des jeunes filles de 16 ou même 18 ans n'en sont pas exempts. Le nombre de coups est généralement de 10, mais parfois de 30, 40, 50, allant exceptionnellement jusqu'à 100. »